

## LES ÉTUDES POSTCOLONIALES ET LE « SOUS-DÉVELOPPEMENT »

*Dimitri della Faille\**

Dans cet article, l'auteur appelle à une meilleure connaissance des études postcoloniales dont l'intérêt est croissant dans les sciences sociales et humaines en langue française. Pour l'auteur, une meilleure connaissance de ce corpus d'œuvre permettrait une meilleure compréhension du « sous-développement ». L'article présente rapidement l'histoire et les auteurs les plus importantes des études postcoloniales. Ensuite, l'article fait la synthèse des critiques des termes du débat entre les études postcoloniales et les études du développement. Pour terminer, l'article présente plusieurs éléments (critique des États-nations, de l'histoire, de la connaissance, du vocabulaire, des hiérarchies et des territoires) qui permettent un éclairage original pour l'examen des dynamiques sociales, culturelles, politiques et économiques par les approches critiques en études internationales.

In this article, the author calls for a better knowledge of postcolonial studies which have recently met a growing interest from social sciences and humanities in French. For the author, a better understanding of this corpus of work may allow for a superior understanding of "underdevelopment". The article quickly introduces the history and the most important authors in postcolonial studies. Then, the article, presents several elements (criticism of Nation states, history, knowledge, vocabulary, hierarchies, and territories) which allow for an original perspective for the examination of social, cultural, political and economic dynamics in critical international studies.

---

\* Dimitri della Faille est professeur en développement international au sein du département des sciences sociales de l'Université du Québec en Outaouais. Sociologue de formation, il se spécialise en analyse du discours et dans l'étude des inégalités à l'échelle mondiale. Il détient un doctorat en sociologie de l'UQAM et une maîtrise dans la même discipline de l'Université Libre de Bruxelles (Belgique). Il a, entre autres, également étudié à la New School (États-Unis) et à l'Universidad de Buenos Aires (Argentine) et effectué des stages postdoctoraux en sociologie à l'Universidad Autónoma Metropolitana - Azcapotzalco (Mexique) et en études de la mondialisation à l'Université McMaster (Canada).

Certains observateurs l'auront sans doute remarqué, depuis quelques années nous assistons à une percée des études postcoloniales dans les sciences sociales et humaines en langue française<sup>1</sup>. Depuis leurs débuts, les études postcoloniales se sont principalement illustrées en anglais. Mais, elles sont restées très confidentielles dans notre langue jusqu'il y a peu<sup>2</sup>. Seules quelques œuvres phares des études postcoloniales ont connu une diffusion notable en français. C'est le cas, par exemple, du *Orientalism* d'Edward Saïd<sup>3</sup> ou encore du *Imagined Communities* de Benedict Anderson<sup>4</sup> qui ont été traduits en français respectivement en 1980 et en 1996. L'ouvrage de Saïd est bien assimilé depuis longue date par les études critiques en français. Celui d'Anderson est encore quelque peu confidentiel dans la francophonie. Mais, les œuvres d'auteurs tels Homi Bhabha, Gayatri Chakravorty Spivak, Partha Chatterjee, Dipesh Chakrabarty ou Ashis Nandy sont encore pratiquement inconnues du public francophone. Cependant, depuis le début des années 2000, on assiste à une diffusion croissante de telles perspectives dans les études critiques francophones. Certaines œuvres en études postcoloniales ont été commentées dans des ouvrages qui ont bénéficié d'une réception critique notable<sup>5</sup>. Depuis 2005, quelques maisons d'édition, principalement parisiennes, ont entrepris de traduire des ouvrages très importants en études postcoloniales qui apportent ainsi un éclairage critique nouveau sur le fait colonial. Le *Location of Culture* de Homi Bhabha a été traduit en 2007 chez Payot<sup>6</sup>. Un recueil d'essais de Gayatri Chakravorty Spivak incluant « Nationalism and the Imagination »<sup>7</sup> a été traduit en 2011 chez le même éditeur. L'essai « Can the Subaltern Speak? »<sup>8</sup> de Spivak a été traduit, sous la forme d'un livre, en 2006 aux

<sup>1</sup> En France, ce champ d'études est parfois connu sous l'appellation « Postcolonial Studies » qui révèle, sans doute, ainsi l'importance de la littérature anglophone dans ce champ mais qui dévoile également que ce champ est encore assez peu exploré par le public francophone ou francophile. Comme nous le noterons plus bas, il y a là un certain paradoxe car de nombreux francophones ont participé à forger les études postcoloniales. Les raisons de cet intérêt récent sont multiples. Certains invoquent les crises des banlieues en France qui rappellent le douloureux souvenir de la colonisation (voir Yves Lacoste, *La question postcoloniale: une analyse géopolitique*, Paris, Fayard, 2010). Mais, on peut constater également que cet intérêt participe d'une tendance plus générale dans la francophonie, et plus particulièrement dans le milieu universitaire français à s'intéresser aux perspectives nord-américaines. Tel qu'en témoigne l'intérêt récent pour les « Cultural Studies », « Science Studies » et « Gender Studies » en France. Comme nous ne voyons aucune raison, autre qu'une frivolité mal placée, de ne pas utiliser la langue française pour nommer les « Postcolonial Studies », dans cet article, nous les appellerons « Études postcoloniales ».

<sup>2</sup> À ce titre, l'on notera que le camerounais Achille Mbembe, à cheval sur les cultures anglophones nord-américaines et francophones africaines et européennes, est peut-être une exception.

<sup>3</sup> Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Vintage, 1978.

<sup>4</sup> Benedict Anderson, *Imagined communities: Reflections on the origin and spread of nationalism*, New York, Verso Books, 1983.

<sup>5</sup> Voir par ex Jean-Loup Amselle, *L'Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock, 2008; Nicolas Bancel, Florence Bernault, Pascal Blanchard, Ahmed Boubeker, Achille Mbembe et Françoise Vergès, dir, *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*, Paris, La Découverte, 2005; Jean-François Bayart, *Les études postcoloniales: un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010; Yves Lacoste, *La question postcoloniale: une analyse géopolitique*, Paris, Fayard, 2010; Laetitia Zecchini et Christine Lorre, « Le postcolonial dans ses allers-retours transatlantiques: glissements, malentendus, réinvention » (2010) 4 : 126 *Revue française d'études américaines* 66.

<sup>6</sup> Homi K. Bhabha, *The Location of Culture*, New York, Routledge, 1994.

<sup>7</sup> Gayatri Chakravorty Spivak, « Nationalism and the Imagination » (2009) 15 *Lectora* 75.

<sup>8</sup> Gayatri Chakravorty Spivak « Can the subaltern speak? » dans Cary Nelson et Lawrence Grossberg, dir, *Marxism and the Interpretation of Culture*, Londres, Macmillan, 1988 à la p 271 [Spivak, « Can the

éditions Amsterdam. En 2006, le même éditeur a également fait traduire l'ouvrage collectif sous la direction de Neil Lazarus *The Cambridge Companion to Postcolonial Literary Studies*<sup>9</sup> et en 2009 le *Politics of the Governed*<sup>10</sup> de Partha Chatterjee ainsi que le *Provincializing Europe*<sup>11</sup> de Dipesh Chakrabarty. L'on notera aussi que le *The Intimate Enemy*<sup>12</sup> d'Ashis Nandy a été traduit en 2007 aux éditions Fayard.

Avec cet intérêt soudain et croissant pour les études postcoloniales en français, le public commence à avoir accès à un important corpus d'œuvres critiques qui est encore relativement peu mobilisé par les chercheuses et chercheurs francophones en sciences humaines et sociales. Mais, face à cette percée des études postcoloniales, le profane est en droit de se poser de nombreuses questions : Que sont ces fameuses études postcoloniales? Qu'est-ce qu'elles font? En particulier, celles et ceux qui travaillent dans le domaine des études internationales peuvent légitimement être envahis d'une certaine perplexité. En quoi les études postcoloniales peuvent-elles contribuer à la compréhension de différentes dynamiques sociales, culturelles, politiques et économiques? Cet article pourrait ainsi se révéler utile pour celles et ceux qui cherchent une brève introduction aux études postcoloniales. Mais, il a avant tout comme objectif de présenter, de manière succincte, la contribution potentielle des études postcoloniales à l'étude du « sous-développement », une des dimensions qui retient l'attention de nombreuses chercheuses et nombreux chercheurs en études internationales. Il s'adresse tout particulièrement à celles et ceux qui cherchent à surmonter un certain épuisement théorique et une crise des études du développement. Ainsi, dans cet article, nous avons choisi de concentrer notre introduction aux études postcoloniales en la limitant à la contribution de celles-ci à cette seule dimension. Cet article est donc une interprétation des études postcoloniales au travers des lunettes d'un chercheur spécialiste des études du développement international. Il va sans dire que les études postcoloniales ont également le potentiel de contribuer à la compréhension de nombreux autres domaines des études internationales. La lecture de cet article peut donc aussi informer la réflexion et la pratique d'autres approches critiques en études internationales. Afin de faciliter la diffusion des études postcoloniales, nous avons essayé de le faire dans une perspective de vulgarisation en utilisant une langue qui évite le jargon et les néologismes.

Pour cet article, nous envisageons la contribution des études postcoloniales à la compréhension du « sous-développement » sous deux angles distincts. Premièrement, comme nous allons le montrer, les études postcoloniales procèdent à une critique radicale du développement et de ses concepts. À cet effet, il serait donc quelque peu inexact d'affirmer que les études postcoloniales contribuent à la compréhension du sous-développement puisque cela reviendrait à les placer dans un cadre conceptuel qu'elles rejettent en tout ou en partie. Dans cet article, nous

subaltern speak? »].

<sup>9</sup> Neil Lazarus, dir, *The Cambridge companion to postcolonial literary studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

<sup>10</sup> Partha Chatterjee, *The politics of the governed: reflections on popular politics in most of the world*, New York, Columbia University Press, 2004.

<sup>11</sup> Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe: Postcolonial thought and historical difference*, Princeton, Princeton University Press, 2008.

<sup>12</sup> Ashis Nandy, *The intimate enemy*, Oxford, Oxford University Press, 1983.

précisons certaines de ces critiques et les raisons de ces rejets. Ainsi, ces critiques permettront à celles et ceux qui étudient le « sous-développement » d'envisager leur champ d'étude à partir d'un point de vue qui les révélerait sous un jour nouveau. Certes, ce jour nouveau pourrait créer un peu d'inconfort, mais il saura malgré tout, nous l'espérons, démontrer son utilité pour celles et ceux qui cherchent à dépasser leurs certitudes et à emprunter de nouvelles avenues. Deuxièmement, nous sommes convaincus que, même sans faire violence à l'entreprise critique des études postcoloniales ou de les instrumentaliser, il est possible de s'ouvrir à ces perspectives. Certains questionnements des études postcoloniales permettent en effet d'envisager autrement les dimensions sociales, culturelles, politiques et économiques d'intérêt pour celles et ceux qui étudient le développement international. En particulier, et ce même si les études postcoloniales n'adhèrent pas nécessairement à ces objectifs, nous y voyons le potentiel d'une importante contribution à notre compréhension de la nature et des conséquences des relations inégales entre ce qui est communément appelé le « Sud » et le « Nord ». La compréhension de la complexité de ces relations inégales est cruciale pour les approches critiques en études internationales et en études du développement. Dans cet article, nous appellerons « sous-développement », la perception qu'ont les études en sciences sociales et les spécialistes formés dans ces disciplines d'un état provoqué de dépendance économique, de faillite politique des États, de destruction de l'environnement, de crimes contre la personne ou encore de violence systémique qui résulterait en une limitation notable de l'autonomie dans les processus de prise de décision ou en des carences récurrentes dans l'alimentation, l'éducation ou la santé<sup>13</sup>. La question de la véracité de cette perception du « sous-développement » importe peu ici, puisque les études critiques du développement s'intéressent avant tout à l'examen des stratégies de lutte et de politiques qui ont comme objectif la résolution de problèmes. Et ce, que ces problèmes aient une réalité empirique ou non, ou qu'ils aient pu être le résultat de ce mêmes stratégies et luttes. Ces problèmes, tels qu'ils sont perçus, ont comme conséquence de matérialiser le « sous-développement » par la mobilisation de ressources, la transformation planifiée et accidentelle du monde social et des écosystèmes.

Cet article est divisé en trois sections. Dans une première section, considérant la relative méconnaissance des études postcoloniales dans la francophonie, nous précisons ce que sont les études postcoloniales et ce qu'elles font. Nous présentons quelques éléments historiques, les sources théoriques des études postcoloniales ainsi que quelques exemples d'œuvres phares de ce champ d'étude. Dans la deuxième section, nous spécifions quelques critiques adressées par les études postcoloniales au développement international, mais aussi des critiques que les études du développement international adressent aux études postcoloniales. La présentation

---

<sup>13</sup> C'est justement parce que nous envisageons le « sous-développement » comme une perception que nous plaçons le terme entre guillemets. Cette mise entre guillemets doit être vue comme une position critique de l'auteur de cet article face à l'étude des problèmes socio-économiques contemporains des pays dits sous-développés. Certains auteurs proches des études postcoloniales ont dénoncé l'existence même d'un supposé sous-développement qu'ils dénoncent comme un terme qui qualifie la conformité des sociétés aux projets modernistes occidentaux. Voir par ex Arturo Escobar, *Encountering development: the making and unmaking of the Third World*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

des termes de ces débats permet de préciser certains éléments pouvant offrir un nouvel éclairage au « sous-développement ». Dans la troisième et dernière section, nous présentons plusieurs éléments que nous avons retenus comme autant d'apports potentiels des études postcoloniales à la compréhension du « sous-développement ».

## I. Les études postcoloniales, ce qu'elles sont, ce qu'elles font

### A. Ce que sont les études postcoloniales

Les études postcoloniales ne sont pas une école, ni un paradigme, ni même une discipline. Elles sont un ensemble hétérogène de travaux de recherche, d'écrits théoriques et d'œuvres littéraires et artistiques qui ont émergé dès la fin des années 1970. Elles procèdent à une critique de l'influence sociale, culturelle, politique et économique, exercée par des groupes sociaux sur des territoires physiques, sur les corps, sur l'imaginaire et les pratiques sociales<sup>14</sup>. Les études postcoloniales s'intéressent tant à l'influence exercée par le passé qu'à ses conséquences actuelles. Elles sont en particulier le fait d'auteurs qui proviennent des anciennes colonies britanniques ou de leurs univers d'influence (sous-continent indien, Afrique, Caraïbes et Moyen-Orient). Et, s'il existe dans les études postcoloniales certains travaux qui se penchent sur l'impérialisme ottoman, austro-hongrois, russe ou japonais<sup>15</sup>, les études postcoloniales portent avant tout sur l'impérialisme britannique et dans une moindre mesure sur le colonialisme des pays d'Europe occidentale (comme la France et la Belgique). Trois auteurs en études postcoloniales s'illustrent particulièrement. Les écrits du philologue palestinien Edward Saïd<sup>16</sup>, de la philosophe indienne Gayatri Chakravorty Spivak<sup>17</sup> et du théoricien perso-indien Homi Bhabha<sup>18</sup> forment à eux trois le noyau dur des études postcoloniales contemporaines. C'est à tel point vrai que le théoricien britannique Robert Young donne au trio Saïd-Spivak-Bhabha le surnom de « Sainte trinité »<sup>19</sup> des études postcoloniales. Sont souvent associés aux approches de Saïd, Spivak et Bhabha des critiques littéraires et des écrivains africains tels l'anglo-ghanéen Kwame Anthony Appiah, le camerounais Achille Mbembe, les écrivains kenyans Ngũgĩ wa Thiong'o et nigérian Chinua Achebe<sup>20</sup>. Pour des raisons de

<sup>14</sup> Dimitri della Faille, « Postcolonial Studies » dans Richard M. Juang et Noelle Morrissette, dir, *Africa and the Americas: Culture, Politics, and History*, Santa Barbara (CA), ABC-Clio, 2008 à la p 895.

<sup>15</sup> Voir par ex Reina Lewis, *Rethinking orientalism: women, travel, and the Ottoman harem*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 2004; Agata Anna Lisiak, *Urban Cultures in (Post) Colonial Central Europe*, West Lafayette (IN), Purdue University Press, 2010; Ewa M. Thompson, *Imperial knowledge: Russian literature and colonialism*, Westport (CT), Greenwood Press, 2000; Leo T.S. Ching, *Becoming "Japanese": Colonial Taiwan and the politics of identity formation*, Berkeley (CA), University of California Press, 2001.

<sup>16</sup> Saïd, *supra* note 3.

<sup>17</sup> Spivak, « Can the subaltern speak? », *supra* note 8.

<sup>18</sup> Bhabha, *supra* note 6.

<sup>19</sup> Robert Young, *Colonial desire: Hybridity in theory, culture, and race*, New York, Routledge, 1995 à la p 163.

<sup>20</sup> Voir Kwame Anthony Appiah, *Cosmopolitanism: Ethics in a world of strangers*, New York, WW Norton & Company, 2006; Achille Mbembe, *De la postcolonie. Essai sur l'imaginaire politique dans*

proximité dans le traitement du fait colonial, l'on associe également aux études postcoloniales des sociologues et anthropologues qui appartiennent au champ des études culturelles tel le sociologue jamaïcain Stuart Hall et l'anthropologue indien Arjun Appadurai<sup>21</sup>. Un autre groupe figure de manière préminente dans ce survol des auteurs associés aux études postcoloniales, le Groupe des études subalternes (Subaltern Studies Group). Dès les années 1980, ce groupe se fait remarquer par ses travaux sur l'histoire des mouvements sociaux en Asie du Sud (Inde, Pakistan, Bangladesh). Les études des historiens bengalis Ranajit Guha et Dipesh Chakrabarty, britannique David Arnold et indiens Sumit Sarkar et Partha Chatterjee ont alimenté de nombreux débats théoriques et méthodologiques qui ont remis en question les orientations dominantes et élitistes de l'explication de l'histoire de la modernité politique du sous-continent indien telle que proposée, entre autres, par le matérialisme historique et les récits nationalistes portés par les États<sup>22</sup>. Ces études subalternes ont taché de permettre aux populations qui n'avaient pas accès à l'espace discursif scientifique d'y être admis, d'y être représenté, de s'y exprimer<sup>23</sup>.

Les études postcoloniales ont puisé dans deux corpus d'œuvres littéraires et philosophiques. Premièrement, les études postcoloniales se sont inspirées d'un corpus d'œuvres critiques du colonialisme européen qui, dès les années 1950, jette les bases d'une littérature d'émancipation. C'est par exemple le cas des œuvres des martiniquais Aimé Césaire et Frantz Fanon et du tunisien Albert Memmi qui marqueront les études postcoloniales<sup>24</sup>. Il a été reproché aux études postcoloniales certaines utilisations partielles ou superficielles d'œuvres, telle celle de Fanon<sup>25</sup>. Mais, nous voyons dans ces utilisations « infidèles » les caractéristiques de ruptures conceptuelles entre ce corpus d'œuvre et les études postcoloniales plus qu'un manque de mise en contexte ou une compréhension défailante. Ainsi, ce corpus d'œuvre qui problématise le fait colonial tel qu'il était à l'œuvre alors que ses auteurs y étaient confrontés au quotidien, doit être considéré non pas comme une littérature postcoloniale, mais bien plutôt comme une source théorique et une littérature anticoloniale. Après l'émancipation de la plupart des colonies françaises, ces auteurs et leurs œuvres ont contribué à alimenter les réflexions plus larges à propos des oppressions et ont servi de bases à différentes luttes sociales et politiques. Cependant, force est de constater que le public francophone s'est, jusqu'à très récemment,

---

*l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000; Ngũgĩ wa Thiong'o, *Moving the centre: The struggle for cultural freedoms*, Portsmouth (NH), Heinemann, 1993; Chinua Achebe, « An Image of Africa » (1977) 18:4 *The Massachusetts Review* 782.

<sup>21</sup> Voir Stuart Hall, « When was 'the post-colonial'? Thinking at the limit » dans Iain Chambers et Lidia Curti, dir, *The post-colonial question: Common skies, divided horizons*, Londres, Routledge, 1996 à la p 242; Arjun Appadurai, *Modernity at large: Cultural dimensions of globalization*, Minneapolis (MN), University Of Minnesota Press, 1996 [Appadurai].

<sup>22</sup> Jacques Pouchepadass, « Les "Subaltern Studies" ou la critique postcoloniale de la modernité » (2000) 156 *L'Homme* 161.

<sup>23</sup> Gyan Prakash, « Subaltern Studies as Postcolonial Criticism » (1994) 99:5 *The American Historical Review* 1475.

<sup>24</sup> Voir Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Réclame, 1950; Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952; Frantz Fanon, *Damnés de la Terre*, Paris, Maspero, 1961; Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Paris, Buchet/Chastel, 1957.

<sup>25</sup> David Macey, *Frantz Fanon: a life*, Londres, Granta Books, 2000.

relativement désintéressé des travaux de Césaire, Fanon et Memmi<sup>26</sup>. Cette littérature n'aura pas su inspirer les auteurs francophones autant qu'elle aura servi de fondements aux études postcoloniales, champ avant tout anglophone<sup>27</sup>. Deuxièmement, les études postcoloniales se sont inspirées de la philosophie poststructuraliste dont les Français Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Michel Foucault et Jacques Lacan sont quelques représentants parmi les plus illustres<sup>28</sup>. Dans les années 1960, ces philosophes se sont penchés sur l'analyse du pouvoir, de la connaissance et du sujet. À partir d'une analyse critique des discours européens humanistes, modernistes et « universalisants », les philosophes Deleuze, Derrida, Foucault et Lacan ont mis en œuvre une entreprise radicale de déconstruction du langage, des catégories et de la terminologie des sciences humaines et sociales<sup>29</sup>. L'on notera que tout comme Césaire, Fanon et Memmi, ces philosophes ont eu une réception plus favorable à l'extérieur de la francophonie. C'est donc avec un peu d'ironie que les principales bases de la littérature postcoloniales soient francophones alors que les études postcoloniales sont avant tout anglophones. De même, les études critiques dans la francophonie découvrent ou redécouvrent ainsi Césaire, Fanon et Memmi et s'intéressent à l'éclairage apporté par le poststructuralisme français aux études internationales<sup>30</sup>.

Les études postcoloniales constituent un domaine propre, qui se distingue des études du fait colonial, du tiers-mondisme, de l'anti-impérialisme ou des études du néocolonialisme tout autant de ses points de vue idéels, de sa littérature de référence et de son vocabulaire. Elles se distinguent également du point de vue institutionnel, parce qu'elles ont leurs propres revues, maisons d'édition et réseaux de conférences. De plus, l'on notera qu'au sein du milieu académique, les études postcoloniales sont habituellement logées dans des départements aux logiques institutionnelles différentes de ceux qui accueillent les études du fait colonial, du tiers-mondisme, de l'anti-impérialisme ou des études du néocolonialisme. Les premières se trouvent avant tout dans les départements de sciences humaines, de lettres et d'art alors que les deuxièmes se trouvent dans les départements de sciences sociales. De par leurs problématisations des questions de culture, d'identité, de représentation et de subjectivité, les études postcoloniales se distinguent de la sociologie, de la science politique, de l'anthropologie et de la géographie de l'impérialisme, de la colonisation et de la décolonisation. Comme nous le précisons plus bas, les études postcoloniales

<sup>26</sup> Sonia Dayan-Herzbrun, « De Frantz Fanon à Edward Saïd : L'impensé colonial » (2011) 19:1 Journal of French and Francophone Philosophy 71.

<sup>27</sup> Christiane Chaulet Achour, « Edward W Saïd, lecteur de Fanon, relais et prolongement » (2007) 22 Sud-Nord 21.

<sup>28</sup> Simon Gikandi « Poststructuralism and postcolonial discourse » dans Neil Lazarus, dir, *The Cambridge companion to postcolonial literary studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004; Ranabir Samaddar, « Lire Foucault à l'ère post-coloniale » (2010) 47 Actuel Marx 165.

<sup>29</sup> Voir Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France, 1968; Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967; Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966; Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

<sup>30</sup> David Murphy, « Francophone Postcolonial Studies, Interview with Dr David Murphy, University of Stirling » (2004), en ligne : University of Portsmouth <<http://www.port.ac.uk/special/france1815to2003/chapter12/interviews/filetodownload,18934.en.pdf>>; Yves Clavaron, « Études francophones, postcolonial studies : Entre mésentente cordiale et stratégies partagées » (2008) 35:2 Neohelicon 39.

font plus que s'intéresser au fait colonial. Elles sont à la fois une proposition épistémologique et un champ des sciences humaines ayant ses propres règles et son histoire. En ce sens, il ne faut pas les voir comme une simple continuité d'autres approches du fait colonial, mais plutôt comme un champ qui les chevauche par moments.

## B. Ce que font les études postcoloniales

Pour la plupart, les études postcoloniales envisagent la période contemporaine comme ayant des éléments significatifs la distinguant de la période coloniale qui s'est surtout illustrée aux 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. C'est-à-dire que les études postcoloniales envisagent différemment les caractéristiques des relations asymétriques, de l'occupation du territoire, du contrôle et de l'asservissement des populations actuelles de celles de la période coloniale. Selon les études postcoloniales, les échanges foncièrement inégaux entre les nations à l'échelle planétaire qui étaient en lien avec les grands projets d'expansion des empires européens et asiatiques ont changé de nature au cours de la seconde moitié du vingtième siècle. Ainsi, elles se distinguent des études du monde « post-colonial » que sont les travaux en science politique, en histoire et en sociologie qui étudient la colonisation européenne, les sociétés décolonisées ou la période qui suit l'âge classique de la colonisation (principalement du 18<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle). Le monde « post-colonial » est entendu comme localisé géographiquement dans les anciennes colonies et historiquement dans une période qui succède à la colonisation. C'est, entre autres, la vision du courant tiers-mondiste<sup>31</sup>. Cette vision diffère ainsi de la conception du monde des études postcoloniales. Les études du monde « post-colonial » s'intéressent, avant tout, aux conditions matérielles et utilisent le terme « post-colonial » (avec un tiret), lorsqu'il est question d'une période qui suit les indépendances et la fin des empires européens<sup>32</sup>. Le terme postcolonial, tel qu'utilisé par les études postcoloniales, s'oppose au terme « post-colonial » qui a une prétention plutôt descriptive. Ainsi, bien que les deux partagent plusieurs sources (tels Fanon, Memmi ou Césaire) il ne faudrait pas confondre littérature tiers-mondiste et études postcoloniales. Les études postcoloniales se distinguent aussi des travaux anti-impérialistes et de certaines approches néocolonialistes qui voient une continuité historique entre la période contemporaine et celle de la colonisation européenne des 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. Pour les études postcoloniales, si la période contemporaine a de nombreuses caractéristiques qui la distinguent des périodes précédentes, il faut également reconsidérer notre vision mécaniste et déterministe de l'expérience coloniale. En mobilisant une critique de notions aussi fondamentales aux sciences sociales et humaines que celles de « culture »<sup>33</sup>, d'« identité »<sup>34</sup> et de « nation »<sup>35</sup>, les

<sup>31</sup> Christian Comelieu, *Mythes et espoirs du tiers-mondisme*, Paris, L'Harmattan, 1986.

<sup>32</sup> John McLeod, *Beginning postcolonialism*, Manchester, Manchester University Press, 2010 aux pp 5-6.

<sup>33</sup> Bhabha, *supra* note 6.

<sup>34</sup> Appadurai, *supra* note 21..

<sup>35</sup> Benedict Anderson, *Imagined communities: Reflections on the origin and spread of nationalism*, New York, Verso Books, 1983.

études postcoloniales proposent un réexamen de l'histoire et de son poids contemporain à partir d'une analyse des conséquences culturelles et identitaires des relations inégales de la colonisation. Elles opposent à une vision moderniste des termes tels « hybridité », « fluidité », « construction » et « imaginaire ».

Les travaux classiques en histoire de l'impérialisme et de la colonisation ont montré que la domination s'est exercée par la force physique, entre autres par l'utilisation de l'armée et de la répression policière, ou encore par la menace. Ces travaux ont aussi montré comment les classes bourgeoises, industrielles et les élites politiques locales ont contribué à l'émergence et au maintien du fait colonial. Ces élites s'insèrent dans un système complexe d'interdépendances et de récompenses par la mise en place de réseaux de clientélisme, de soutien à des classes commerçantes compradores et de potentats fantoches<sup>36</sup>. Cette compréhension de l'impérialisme et de la colonisation a grandement influencé les approches critiques en développement international. Les études postcoloniales ont, de leur côté, contribué à renouveler la compréhension du fait colonial et à la déplacer vers de nouvelles avenues. Puisqu'elles se penchent sur le rôle de la production culturelle, discursive et symbolique, elles ont transposé la « critique du colonialisme du champ économique et politique au champ culturel »<sup>37</sup>. Dès les années 1960, d'importantes études ont innové en montrant que les empires n'avaient pas uniquement utilisé la force brute et la mobilisation de ressources matérielles pour se maintenir. Les études postcoloniales contribuent à envisager la colonisation, élément de l'impérialisme européen, au travers de l'examen de la conviction discursive et de la diffusion de modèles culturels. C'est à ce titre que les approches critiques en général et les études postcoloniales en particulier se sont penchées sur le rôle des artistes, des intellectuels et des scientifiques dans l'entreprise de colonisation. Pour toutes ces raisons, l'on peut affirmer que les études postcoloniales se distinguent de manière évidente des études en économie politique de l'impérialisme et de la colonisation. Entre autres conséquences de cette emphase sur la connaissance et les pratiques discursives, les études postcoloniales sont souvent attaquées sur la base du manque de clarté de leur projet d'émancipation dont on dit qu'il ne semble pas inclure une considération des dimensions coercitives de l'impérialisme. L'économie politique, entendue comme analyse marxienne, a reproché aux études postcoloniales l'ambiguïté de leur position politique et l'apparente absence de programme systématique de contestation des inégalités telles qu'elles s'illustrent dans les arènes politiques caractéristiques de la modernité<sup>38</sup>.

Maintenant que nous avons présenté les études postcoloniales dans leur histoire, leurs domaines d'études, leurs spécificités épistémologiques et institutionnelles, continuons notre examen de ce champ des approches critiques en

---

<sup>36</sup> Les travaux sur ces aspects la colonisation et de l'impérialisme sont très nombreux. Le lecteur francophone intéressé à en apprendre plus sur l'utilisation de la force et de la répression peut, entre autres, consulter les travaux d'Yves Benot, de Marc Ferro ou de Claude Liauzu. Le lecteur intéressé à en apprendre plus sur le rôle de la bourgeoisie et du clientélisme dans le maintien du pouvoir colonial peut, entre autres, consulter les travaux d'Étienne Balibar, d'Axelle Kabou ou de Nicos Poulantzas.

<sup>37</sup> Pouchepadass, *supra* note 22 à la p 172.

<sup>38</sup> Benita Parry, *Postcolonial studies: a materialist critique*, New York, Routledge, 2004.

études internationales en l'envisageant à partir de leur contribution potentielle à la compréhension du « sous-développement ».

## **II. Le « sous-développement » dans les études postcoloniales**

### **A. Le potentiel de contribution à la compréhension du « sous-développement »**

Comme indiqué en introduction de cet article, nous postulons que les études postcoloniales ont un fort potentiel de contribution à la compréhension du « sous-développement » et qu'elles permettent adéquatement d'informer différents acteurs qui désirent agir contre les problèmes des dits pays « sous-développés »<sup>39</sup>. Certains ont qualifié d'isolement la distance qui existe entre les études du développement international et les études postcoloniales qu'on qualifie de « deux îles géantes » [notre traduction]<sup>40</sup> de l'analyse. Puisqu'elles se critiquent mutuellement, l'usage de cette métaphore ne nous semble pas décrire adéquatement la relation qu'entretiennent les études du développement et les études postcoloniales. En effet, la critique mutuelle témoigne de l'existence même d'interactions. Mais, force est de constater qu'il existe des objectifs analogues et que les deux champs partagent, dans une certaine mesure, un même objet. Tous deux s'intéressent aux conséquences des relations sociales inégales entre les institutions sociales, culturelles, politiques et économiques de différentes régions du monde. Ces relations entre institutions incluent également des éléments tels les stratégies organisationnelles ou les perceptions individuelles. Se poser la question de la contribution des études postcoloniales à la compréhension du « sous-développement », c'est les placer en relation avec le champ des sciences sociales appliquées que sont les études du développement. C'est les placer dans une position un peu inconfortable. Une position que ses auteurs refuseraient plus que probablement. Les paragraphes suivants en précisent les raisons.

Les études du développement sont un champ de la connaissance et de l'action sur le monde qui s'est particulièrement illustré depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. Elles sont divisées entre plusieurs approches disciplinaires, objectifs et positions éthiques. Les études du développement sont pratiquées, entre autres, par des économistes, des politologues, des sociologues, des anthropologues, des historiens et des géographes. Se rencontrent au sein des études du développement tout autant des travaux qui visent l'amélioration de l'application bureaucrate des politiques d'aide internationale que des réflexions autour de la théorie critique et de la pensée marxienne. Les acteurs du champ des études du développement international proviennent d'horizons divers tels les milieux associatifs, gouvernementaux et

<sup>39</sup> Joanne Sharp et John Briggs, « Postcolonialism and development: new dialogues? » (2006) 172:1 *Geographical Journal* 6 à la p 6.

<sup>40</sup> Christine Sylvester, « Development studies and postcolonial studies: disparate tales of the "Third World" » (1999) 20:4 *Third World Quarterly* 703 à la p 703.

académiques<sup>41</sup>. Les études postcoloniales et les études du développement partagent, dans une certaine mesure, un corpus théorique et empirique. Ainsi, par exemple, il est indéniable que plusieurs spécialistes du développement international sont familiers avec les travaux des auteurs de l'émancipation africaine et des luttes anticoloniales qui fondent en partie les études postcoloniales. Les travaux d'Aimé Césaire et Frantz Fanon ont eu une certaine réception en études du développement, en particulier dans les approches critiques et anticoloniales<sup>42</sup>. Mais, d'une manière générale, les études du développement sont plutôt réfractaires à l'utilisation d'approches appartenant à l'univers intellectuel « postmoderne » qui caractérise les études postcoloniales<sup>43</sup>. C'est, par exemple, le cas de l'analyse du discours qui, tant comme proposition épistémologique que comme approche méthodologique, reste relativement ignorée ou discréditée au sein des courants dominants en études du développement<sup>44</sup>. S'il est vrai qu'il existe des courants critiques qui font appel à certains outils théoriques ou méthodologiques des approches dites « postmodernes », il existe une méfiance au sein des approches dominantes en études du développement à l'égard des critiques de la modernité et de son bagage scientifique<sup>45</sup>. À ce titre, la méfiance est réciproque puisque, comme nous l'avons vu, les études postcoloniales ont, entre autres, comme objectif de déconstruire les évidences scientifiques et les relations d'exploitation et d'inégalités telles qu'elles se perpétuent au travers de l'exercice du pouvoir, de la production et de la diffusion de la connaissance scientifique et la pratique artistique (tels la littérature, la chanson, le cinéma et la télévision).

Afin de préciser en quels termes s'articulent les critiques et méfiances réciproques entre les études postcoloniales et les études du développement international, la section qui suit synthétise les explications fournies par plusieurs auteurs. Quelques avertissements sont nécessaires. Pour cette synthèse, nous nous appuyons avant tout sur notre interprétation des textes de Ramón Grosfoguel, Cheryl McEwan, Richard Peet et Elaine Hartwick, Joanne Sharp et John Briggs et Christine Sylvester<sup>46</sup>. À leur tour, ces auteurs interprètent les œuvres d'autres auteurs en provenance des études postcoloniales, des études du développement et d'autres champs des sciences sociales et humaines. Alors, si les sections suivantes ne contiennent pas l'ensemble des attributions des sources des termes du débat, c'est parce que nous avons fait le choix d'alléger le texte de cette synthèse déjà très dense. De plus, il va sans dire que dans notre tentative de synthèse, nous présentons la

<sup>41</sup> Dimitri della Faille, « Discourse analysis in international development studies: Mapping some contemporary contributions » (2011) 6:3 *Journal of Multicultural Discourses* 215.

<sup>42</sup> Catherine Moffatt « Development unmoored » dans George J. Sefa Dei et Kempf Arlo, dir, *Anti-Colonialism and Education. The politics of resistance*, Rotterdam, Sens Publishers, 2006 à la p 211.

<sup>43</sup> Marianne H Marchand et Jane Parpart, *Feminism/postmodernism/development*, New York, Routledge, 1995.

<sup>44</sup> Dimitri della Faille, *supra* note 41.

<sup>45</sup> Uma Kothari, *A radical history of development studies: individuals, institutions and ideologies*, Londres, Zed Books, 2006.

<sup>46</sup> Voir Ramón Grosfoguel « World-System analysis and postcolonial studies: a call for a dialogue from the "Coloniality of Power" approach » dans Revathi Krishnaswamy et John C. Hawley, dir, *The postcolonial and the global*, Minneapolis (MN), University of Minnesota Press, 2008 à la p 94; Cheryl McEwan, *Postcolonialism and development*, New York, Routledge, 2009; Richard Peet et Elaine R. Hartwick, *Theories of development: contentions, arguments, alternatives*, New York, Guilford Press, 2009; Sharp et Briggs, *supra* note 39; Sylvester, *supra* note 46.

majorité des critiques et méfiances mutuelles, et ce, même si certaines ne nous semblent pas ou peu fondées. Il est aussi important de mentionner que nous n'adhérons pas nécessairement aux critiques mentionnées dans les deux sections suivantes.

## **B. Les études postcoloniales critiquées par les études du développement**

D'une manière générale, les études du développement international ont critiqué les études postcoloniales sur la base de leur analyse des représentations et de l'imaginaire. Les études postcoloniales négligeraient grossièrement les dimensions matérielles comme l'économie, le marché, l'exploitation, la pauvreté, l'exploitation des « ressources naturelles » et la destruction des écosystèmes<sup>47</sup>. Pour de nombreux spécialistes du développement en provenance des milieux de la « pratique » et « académique », le développement implique que l'on s'intéresse aux dimensions pour lesquelles un lien entre une cause et un effet peut être mesuré ou démontré empiriquement. Ainsi, face à l'urgence des problèmes, face à la mort, à la maladie, les études postcoloniales ne seraient pas aptes à proposer une transformation adéquate de la société qui tiendrait compte de la « réalité du sous-développement ». Elles placent leurs efforts sur les mauvaises luttes en ne s'intéressant pas aux questions de pauvreté, de distribution des ressources, de la violence de l'État et des droits humains. Il leur est reproché de ne pas s'intéresser à la domination, à l'autorité et à l'utilisation de la force comme explication des situations d'exclusion et de pauvreté<sup>48</sup>. Il leur est reproché de trop insister sur la contribution du langage et de la culture<sup>49</sup>. Les études du développement critiquent aussi le « manque de rigueur », une certaine liberté artistique et le fait que les études postcoloniales ne s'appuient pas sur une littérature reconnue ou faisant consensus en sciences sociales<sup>50</sup>. Les praticiens du développement trouvent que les ouvrages en études postcoloniales sont souvent trop complexes, que les théories sont trop abstraites et qu'elles sont difficiles à opérationnaliser<sup>51</sup>. Si les études du développement adressent de telles critiques aux études postcoloniales, ces dernières ne sont pas en reste. Comme nous le présentons dans la section suivante, la plupart des critiques adressées par les études postcoloniales aux sciences sociales et humaines, au projet de la modernité et de l'humanisme « occidental » s'appliquent aux études du développement et par extension à la compréhension du « sous-développement ».

## **C. Les études du développement critiquées par les études postcoloniales**

De leur côté, les études postcoloniales adressent plusieurs attaques au développement international au travers d'une critique des études du développement

---

<sup>47</sup> McEwan, *supra* note 46 à la p 27.

<sup>48</sup> Sylvester, *supra* note 46 à la p 703.

<sup>49</sup> McEwan, *supra* note 46 à la p 27.

<sup>50</sup> Sylvester, *supra* note 39 à la p 703.

<sup>51</sup> Sharp et Briggs, *supra* note 39 à la p 6; McEwan, *supra* note 46 à la p 1.

qui sont qualifiées de connaissance colonialiste ou néo-colonialiste. Il leur est reproché d'avoir peu ou pas conscience de leur rôle dans l'asservissement des populations. Les études postcoloniales signalent le passé colonial des études du développement envisagées comme une connaissance normative. Les études du développement auraient comme objectif d'établir, au travers de ce qui est présenté comme description, une série de prescriptions visant à transformer le monde pour qu'il soit à l'image des normes véhiculées par les acteurs du développement. Ainsi, les études postcoloniales voient dans les études du développement une instrumentalisation des sciences sociales au service de l'impérialisme occidental<sup>52</sup>. Dans le développement, il existerait un biais élitiste qui favorise également l'autorité des leaders du monde colonial<sup>53</sup>. Dans leurs analyses, les études du développement feraient peu de cas de l'étude de l'histoire. Elles auraient donc peu conscience de l'importance de l'histoire et de sa contribution à façonner le monde<sup>54</sup>. On leur reproche aussi la limitation de leurs perspectives à quelques outils théoriques « occidentaux » et des préoccupations et catégories d'analyse ethnocentristes qui divisent le monde en oppositions binaires<sup>55</sup>. Par exemple, les études du développement seraient fortement imprégnées par l'étude des « nations » dans leurs sens politique et territorial. Les études postcoloniales dénoncent cette catégorie ethnocentriste issue du modernisme européen « universalisant », totalisant et créant des exclusions<sup>56</sup>. L'idée de nation et les transformations sociales dans les pays dits « sous-développés » qui en résultent seraient à l'image des États européens homogénéisants, violents et créant des exclusions. Le développement, tel qu'il est porté par les études du développement, tenterait en conséquence de reproduire à l'échelle planétaire l'organisation politique, sociale et économique qui a émergé au cours du 19<sup>e</sup> siècle européen. Ainsi, dans son incarnation tiers-mondiste, les études du développement mettraient à plat les différences et les contradictions sociales en simplifiant à outrance la complexité des sociétés<sup>57</sup>. Du point de vue épistémologique, les études postcoloniales dénoncent aussi le développement et les études du développement sur la base qu'ils sont autant d'essais bâclés d'atteindre un vain rêve moderniste<sup>58</sup>. Entre autres, les études du développement seraient, en grande partie, une connaissance ethnocentriste, une tentative des sciences modernes ou réalistes qui croient à l'existence d'un objet indépendant de l'observation<sup>59</sup>. Les études postcoloniales réfutent également les études du développement sur la base de leur faible réflexion épistémologique. Elles ne comprendraient pas les origines et implications de leur bagage conceptuel et seraient fermées aux innovations théoriques. L'appartenance sociale et culturelle des spécialistes en études du développement a aussi retenu l'attention des études postcoloniales. Elles critiquent la tendance à l'exclusion des populations étudiées de l'examen de leur « sous-développement » et de la mise en place de politiques publiques de lutte contre ces

<sup>52</sup> Grosfoguel, *supra* note 46 à la p 95.

<sup>53</sup> Peet et Hartwick, *supra* note 46 à la p 217.

<sup>54</sup> Sylvester, *supra* note 46 à la p 703.

<sup>55</sup> Peet et Hartwick, *supra* note 46 à la p 211.

<sup>56</sup> Peet et Hartwick, *supra* note 46 à la p 209.

<sup>57</sup> Peet et Hartwick, *supra* note 46 à la p 212.

<sup>58</sup> Sylvester, *supra* note 46 à la p 703.

<sup>59</sup> Peet et Hartwick, *supra* note 46 à la p 236.

problèmes. Les études du développement international seraient une science « non-indigène » dans laquelle les occidentaux étudient et voient les populations des pays dits sous-développés comme porteuses d'anomalies et de déviations<sup>60</sup>. Les études postcoloniales constatent également que les études du développement passent sous silence les récits et expériences de vie des subalternes. Pour toutes ces raisons, les études postcoloniales peuvent appeler à une « indigénisation » des discours académiques<sup>61</sup>. En plus de voir dans les études du développement ces biais d'ethnie, de classe sociale ou de genre, les études postcoloniales y voient un outil de propagande et d'idéologie du capitalisme mondial<sup>62</sup>. Les études du développement seraient une tentative d'imposer des idées et pratiques qui visent à favoriser un modèle social limité dans lequel la croissance économique est instituée au rang de force incontrôlable de la nature. À ce titre, les études postcoloniales dénoncent la conception restreinte de la culture et du patrimoine intangible que les études du développement limitent à une vision centrée sur une conception étroite de l'économie. En réponse aux critiques des études du développement qui reprochent aux études postcoloniales de s'intéresser à des dimensions immatérielles, ces dernières précisent que les questions d'identité sont justement centrales et que la culture détermine la politique et l'économique.<sup>63</sup>

L'examen de ces méfiances et de ces critiques réciproques a permis de dégager un certain nombre de positions que les études postcoloniales ont par rapport au « sous-développement ». Cet examen a aussi permis de dégager quelques limites des études postcoloniales. En conclusion de cet article, nous réunissons quelques éléments que nous trouvons particulièrement éclairants qui contribuent à comprendre le « sous-développement » sous un jour nouveau.

### III. Ce que nous retenons

Afin d'éclairer notre pratique en tant que spécialiste en études du développement international, nous retenons des études postcoloniales sept éléments principaux qui sont des thèmes communs à la plupart des travaux en études postcoloniales. Ces éléments nous semblent en mesure d'éclairer le « sous-développement » tel que nous l'avons défini en introduction de cet article. Notre réflexion puise dans notre interprétation des œuvres en études postcoloniales. Certains éléments de la systématisation et de la présentation des éléments suivants sont aussi inspirés par différents textes de synthèse, dont ceux des auteurs présentés dans la section précédente<sup>64</sup> ainsi que ceux de Jean-François Bayart et de David Simon<sup>65</sup>. Ces

<sup>60</sup> Peet et Hartwick, *supra* note 46 à la p 213.

<sup>61</sup> Syed Farid Alatas, « On the Indigenization of Academic Discourse » (1993) 18:3 *Alternatives: Global, Local, Political* 307.

<sup>62</sup> Grosfoguel, *supra* note 46 à la p 97.

<sup>63</sup> Grosfoguel, *supra* note 46 à la p 100.

<sup>64</sup> Grosfoguel, *supra* note 46; McEwan, *supra* note 46; Peet et Hartwick, *supra* note 46; Sharp et Briggs, *supra* note 39; Sylvester, *supra* note 5.

<sup>65</sup> Bayart, *supra* note 5; David Simon, « Separated by common ground? Bringing (post) development and (post) colonialism together » (2006) 172:1 *The Geographical Journal* 10.

sept éléments sont autant de pistes pour proposer des alternatives ou un mouvement au-delà aux études du développement international. Ainsi, pour chacun de ces sept éléments, nous suggérons des exemples de projets de recherche, des pistes ou des manières d'envisager les sociétés dites « sous-développées » avec un regard inspiré des études postcoloniales.

### **A. Une critique politique radicale des États-nations**

Premièrement, nous retenons les aspects critiques des études postcoloniales à l'égard de l'organisation de la société, des affaires de l'État et de leur conduite. En particulier, nous pensons que les études postcoloniales ont raison de remettre en question l'État-nation. Elles ont raison de l'envisager dans son projet commun, indissociable de la construction des empires et des nationalismes européens. Nous pensons que les études postcoloniales contribuent à voir dans les gouvernements, dans les projets de gestion du territoire, de gestion des populations, des formes de contrôle. Mais, elles ne les envisagent pas uniquement comme une forme unidirectionnelle d'exercice du pouvoir. Le pouvoir est envisagé comme une relation dynamique d'appropriation et de réappropriation. Ainsi, les études postcoloniales proposent une analyse qui ne se concentre pas uniquement sur les formes de coercition physique et économique, mais également sur les stratégies qui investissent la culture. Car en effet, les études postcoloniales ont tâché de démontrer la prépondérance de la culture dans la mise en place de pratiques politiques et économiques et ainsi, de recadrer l'examen même des stratégies politiques.

À cet égard, pour les études du développement international, cela veut dire qu'un examen des conditions du « sous-développement » devrait critiquer l'histoire des États-nations, réévaluer son analyse de l'exercice du pouvoir et proposer un autre cadre à l'étude des stratégies politiques. Une critique politique radicale des États-nations dans les régions dites « sous-développées » ou « en voie de développement » pourrait, par exemple, mettre l'accent sur la relation entre les projets de construction des États-nations et les manœuvres d'exclusion de certains groupes sur la base de critères culturels ou ethniques. Un tel examen critique pourrait aussi montrer que les politiques culturelles homogénéisatrices des États-nations sont un élément générateur de conflits et d'exclusion qui a comme objectif de tenter d'assurer un contrôle permanent sur l'ensemble du territoire. Dans un même ordre d'idée, une politique des États-nations pourrait illustrer comment certains groupes subalternes ont investi la musique populaire et le folklore comme des lieux de lutte qui leur permettent de critiquer ces exclusions et ces tentatives de contrôle. L'expression culturelle doit être ainsi conçue comme un espace critique éminemment politique et conflictuel, un espace de retranchement situé à l'extérieur du formalisme, de l'autoritarisme et de l'ethnocentrisme des institutions de l'État-nation.

## **B. Une critique de l'histoire comme récit élitiste**

Deuxièmement, nous retenons des études postcoloniales leur application à envisager l'histoire sous d'autres angles et à déconstruire les récits. Certes l'histoire a montré qu'il peut exister des inventions de toutes pièces, mais les études postcoloniales ont dévoilé que ces cas ne sont pas nécessairement ceux qui sont les plus dignes d'intérêt. Les études postcoloniales envisagent les récits historiques comme des constructions résultant de stratégies, mais aussi comme le résultat d'appropriations diverses. Elles se sont particulièrement appliquées à défendre l'histoire des groupes sociaux marginalisés et exclus. Ainsi, elles voient l'histoire, l'oralité, les livres, la littérature, les documents audio-visuels comme autant de terrains de luttes culturelles et identitaires. La circulation et le passage sous silence des récits, des expressions orales et écrites de certains groupes a réduit notre compréhension de l'histoire.

Pour les études du développement, cela devrait inspirer plus de respect, de sensibilité, de considération et d'inclusion pour la diversité des récits, tant du point de vue de leur style que de leurs locuteurs. Une critique de l'histoire envisagée comme un récit panégyrique faisant l'éloge des faits et actes des groupes sociaux dominants pourrait, par exemple, s'intéresser à l'analyse de manuels historiques. Une telle analyse devrait être en mesure de montrer comment certains groupes sociaux sont exclus de ces récits historiques au profit d'élites présentées sous un jour plus que favorable. Ces élites culturelles, commerçantes, industrielles et politiques constitueraient ainsi les seuls acteurs dignes d'être mentionnés dans ces manuels. Elles peuvent être présentées tour à tour comme laborieuses, empathiques, solidaires et orientées vers la productivité, l'avenir, l'extérieur et la redistribution des richesses. Une telle critique pourrait aussi montrer comment l'histoire des régions dites « sous-développées » ou « en voie de développement » qui nous parvient est un récit partiel (volontairement trompeur ou non) qui appelle à la plus grande prudence. Car en effet, c'est sur la base de cette histoire, un récit contrôlé par les élites instaurées durant les périodes coloniales et post-coloniales, que nous comprenons le passé et le devenir de ces sociétés. C'est sur ces bases que nous intervenons dans ces dites sociétés. Un examen critique de l'histoire des sociétés post-coloniales devrait s'interroger sur l'exclusion du récit de certains groupes sociaux qui n'ont pas accès à l'histoire entendue comme mise en narration des faits tels qu'imaginés par les groupes contrôlant l'écrit et sa diffusion. Cet examen pourrait également mettre de l'avant d'éventuels projets subalternes d'appropriation de l'histoire.

## **C. Une critique de la légitimité des connaissances**

Troisièmement, en proposant des modes de récits alternatifs, les études postcoloniales tâchent d'aller plus loin qu'une simple augmentation dans la diversité des sources d'intérêt pour l'analyste. Elles proposent également à d'autres perspectives de participer à la définition de la connaissance et de critiquer les processus de légitimation des discours. Cette critique de la domination par les savoirs centrés sur l'« Occident » et sur les préoccupations de certaines élites intellectuelles

est donc une proposition épistémologique de déconstruction des connaissances à prétention universaliste. Les études postcoloniales ont contribué à prendre conscience des limites, des biais de classe, de genre et de culture dans les savoirs qui disent parler au nom de toutes et de tous. Tout comme le poststructuralisme et les approches critiques postmodernes, les études postcoloniales ont déboulonné les prétentions des sciences sociales.

Ainsi, pour les études du développement, cela veut dire qu'un examen critique du « sous-développement » devrait être en mesure de réfléchir à propos de sa propension à limiter ses réflexions dans les termes proposés par des acteurs dont l'autorité est conférée par l'accès à un espace discursif qui rejette des modes d'expression sur la base de leur distance d'avec des groupes dominants. Une critique de la légitimité des connaissances pourrait, par exemple, s'intéresser aux savoirs traditionnels, ancestraux, populaires, autochtones ou « orientaux » et montrer que leur discrédit, sur la base de leur « manque de rationalité » ou leur refus de placer l'être humain au centre des préoccupations a eu comme effet de souhaiter transformations sociales radicales, pertes d'autonomie, acculturation et asservissement de groupes sociaux à des institutions répressives. Ainsi, les projets de développement basés sur un meilleur accès à l'éducation, à la science et à la technologie doivent être envisagés comme autant de programmes de contrôle social et de domination par la connaissance. Une telle critique devrait envisager le potentiel d'accès à un savoir inclusif par une diversité de modalités tout en reconnaissant qu'une connaissance universelle, parlant d'une seule voix, d'une seule manière au nom de toutes et tous n'est ni réalisable, ni souhaitable. C'est aussi reconnaître que la rationalité mise de l'avant dans l'étude que font les sciences sociales des régions dites « sous-développées » ou « en voie de développement » n'est qu'un type restreint de récit ou de mode d'accession à la connaissance. Si l'on part du principe que la rationalité des sciences sociales est le produit spécifique de l'histoire et de la culture « occidentale », qui fragmente et atomise, qui oppose et qui établit les principes de « vérité », « réalité » et « neutralité » comme autant de dogmes et de piliers universels, on peut se demander si elle est apte à connaître adéquatement ce qu'elle étudie. Une telle critique pourrait se pencher sur les nombreux termes utilisés par les études en développement international. Elle pourrait se demander si ces termes sont étrangers aux sociétés qu'elles étudient. Elle pourrait aussi se demander quel serait l'effet de telles conclusions sur la capacité des études en développement international à problématiser les sociétés dites « sous-développées » ou « en voie de développement » et à suggérer des actions en fonction d'objectifs définis, au pis-aller, en termes propres à la rationalité occidentale ou au mieux en termes hybrides résultant de processus sociolinguistique d'appropriation-réappropriation.

#### **D. Une déconstruction du vocabulaire**

Quatrièmement, nous retenons des études postcoloniales leur application à déconstruire le vocabulaire. Et ce, en particulier lorsqu'elles permettent de montrer les paradoxes, les limites, les apories des mots qui sont au sein même de la pratique en

développement international. Ainsi, elles voient dans la communication, la culture, la langue, le discours un lieu important de lutte et de logiques d'asservissement. En substance, les études postcoloniales montrent qu'aucune langue est neutre et que toute communication est politique. Le vocabulaire peut avoir comme conséquence de pérenniser les inégalités. Mais il revêt également un potentiel critique et d'émancipation.

Pour les études du développement, un examen du vocabulaire tel que proposé par les études postcoloniales devrait permettre un meilleur contrôle des biais ethnocentristes et idéologiques. Une déconstruction du vocabulaire pourrait, par exemple, dégager le rôle joué par l'imaginaire colonial dans la manière de nommer les lieux, les plantes et les animaux des régions dites « sous-développées » ou « en voie de développement ». Et ainsi montrer comment ces lieux, plantes et animaux sont maintenus en tant qu'objets d'une domination symbolique qui ne leur reconnaît qu'une existence à l'intérieur d'une relation inégale entre les pays anciennement colonisateurs et colonisés. Une telle analyse devrait aussi être en mesure de montrer comment certains groupes sociaux en sont venus à intégrer les catégories ethniques et classifications administratives imposées par les administrations coloniales et post-coloniales. Une telle analyse pourrait démontrer que ces catégories ont créé leur propre réalité et que certains groupes sociaux se définissent dorénavant en relation avec ces appellations sans fondements ethnologiques et culturels. Cette analyse montrerait comment, à partir de la langue, certains groupes ont été en mesure de gagner en autonomie, de s'appropriier et de détourner des termes qui témoignent que l'on ne peut pas conclure, de manière monolithique, au succès de certaines initiatives de contrôle social.

### **E. Un refus des hiérarchies et des oppositions**

Cinquièmement, nous retenons des études postcoloniales qu'elles ont montré l'importance pour l'analyste de dépasser un programme d'étude centré sur les États-nations en procédant à une analyse à divers niveaux. Mais aussi, nous retenons qu'elles désirent dépasser un certain « binarisme » qui essaierait de placer ou de classer les phénomènes sociaux en catégories mutuellement exclusives et en termes de frontières arbitraires. À force de vouloir classer ainsi les phénomènes sociaux, l'on ne réduit pas seulement la complexité de la réalité, on la formule en des termes qui ne permettent pas de comprendre adéquatement les sociétés postcoloniales. D'une manière générale, les études postcoloniales proposent une analyse complexe décentralisée dont le refus des hiérarchies et des oppositions est une proposition politique. C'est une proposition qui favorise une vision multiple qui voit de l'hybridité plutôt que des oppositions. Une proposition qui voit de la complémentarité plutôt que du morcellement.

Pour l'examen des conditions du « sous-développement », cela suggère qu'il faille adopter une vision plus sensible aux phénomènes d'influence mutuelle et d'hybridité, aux phénomènes d'aller-retour et d'appropriation-réappropriation. Un tel programme de recherche pourrait montrer comment certains pays anciennement

colonisateurs sont actuellement emprunts de la culture, de la production médiatique et de la gastronomie de leurs anciennes colonies. Un tel examen des relations d'influence entre les anciennes métropoles et leurs anciennes colonies, entre le Nord et le Sud, entre le centre et la périphérie montrerait la difficulté d'opposer ces territoires ainsi que la difficulté de conclure qu'ils sont totalement indépendants, qu'ils constituent des unités culturelles, économiques et politiques autonomes. Un refus des hiérarchies et des oppositions dans l'analyse devrait également être en mesure de permettre une meilleure compréhension des rapports entre divers groupes sociaux des régions dites « sous-développées » ou « en voie de développement ». En effet, un tel examen pourrait se demander si, bien que ces groupes sociaux se situent dans des relations d'inégalités économiques et d'exploitation, ils ne font pas souvent partie d'un ensemble complexe aux frontières perméables dans lequel les facteurs économiques ne sont pas les seuls déterminants des relations.

#### **F. Une ouverture aux territoires imaginés**

Sixièmement, nous retenons des études postcoloniales leur ouverture à l'étude de l'imaginaire. Elles proposent un vaste programme de dépassement de la vision matérialiste de l'économie, de la politique et de la géographie. En s'intéressant à la production symbolique, à la transmission de la culture, à l'univers de représentations, les études postcoloniales montrent que les territoires imaginés ou imaginaires sont au moins autant de facteurs explicatifs de l'action qu'une réalité objective du monde et des frontières politiques. Elles refusent également de fixer les phénomènes sociaux dans des espaces physiques.

Pour les études du développement, cette ouverture à l'imaginaire et à une géographie déterritorialisée telle que proposée par les études postcoloniales devrait permettre de contraster nos perspectives, souvent figées, à propos des territoires, de leur représentations et de leur appropriation. Ainsi par exemple, l'examen des régions dites « sous-développées » ou « en voie de développement » devrait inclure une étude de la manière dont certains groupes sociaux se représentent leur rapport à l'espace alors qu'ils fonctionnent à partir de cartes mentales d'un territoire imaginé qui inclus, dans une continuité qui dépasse les déterminants de la matérialité du territoire, à la fois des espaces proches et lointains, mais également des lieux aux aspects quelques peu mythologiques. Cette étude des représentations du territoire pourrait s'appliquer tout autant aux travailleurs expatriés du domaine de l'aide humanitaire qu'aux travailleurs migrants temporaires. Une telle ouverture aux territoires imaginés pourrait également se traduire dans des recherches sur les tentatives de certains groupes sociaux, divisés par des frontières arbitraires lors de la constitution des frontières politiques après l'éclatement des empires coloniaux, de lutter contre cet arbitraire et tenter de se définir comme un ensemble au-delà des aléas de l'histoire. Peut-être qu'une telle étude pourrait montrer qu'il existe une manière de définir le territoire et de se représenter l'espace commun qui dépasse la présupposée détermination du monde physique.

### G. Un appel à l'étude renouvelée du fait colonial

Enfin, septièmement, nous retenons que même si les études postcoloniales envisagent la période contemporaine comme différente de celle de la colonisation des « puissances » européennes, ces études postcoloniales ont comme vertu de nous pousser à ne pas perdre de vue les périodes les plus sombres de l'histoire mondiale. C'est d'autant plus important que nous avançons à grands pas dans le vingt-et-unième siècle. Il y a un grand risque qu'avec le temps qui passe, l'étude du fait colonial perde en intérêt et en légitimité.

Pour l'examen des conditions du « sous-développement », ceci est un appel à l'étude des faits coloniaux et invitation à l'exercice de mémoire. C'est une invitation à ne pas oublier que la colonisation, l'impérialisme (qu'il soit européen ou autre), les relations inégales à l'échelle planétaire tels que ces phénomènes sociaux, économiques, politiques et culturels se sont mis en place lors des derniers siècles sont encore bien vivants, soit dans leurs conséquences matérielles, soit au travers de leurs institutions actuelles ou de l'héritage des entreprises passées, soit dans l'important effet structurant de leur souvenirs ou encore dans les projets actuels et à venir qui s'inscrivent dans une certaine continuité.

\*\*\*

Cet article est trop bref, il n'aura pas pu permettre de préciser plus en détails la plupart des notions évoquées. Mais, cette fresque rapide est une invitation à la lecture des études postcoloniales et à une réflexion renouvelée à propos du dit « sous-développement ». Les spécialistes en études du développement international parlent de relatif épuisement ou de crise de la théorie et de la pratique<sup>66</sup>. Si nous n'avons pas la prétention ni l'ambition de sortir les études du développement de cette dite crise, nous voyons dans les études postcoloniales à la fois un élément de déconstruction radicale des études du développement et une manière d'envisager notre pratique autrement et ainsi de permettre de contribuer à redéfinir notre champ. Nous concevons donc les études postcoloniales simultanément comme une « alternative critique au développement »<sup>67</sup>, un « anti-développement » et un « mouvement au-delà du développement » [notre traduction]<sup>68</sup>. Cette alternative ou ce mouvement ne sont pas une vulgaire vision romantique d'un retour à un « monde pré-moderne idéalisé » [notre traduction]<sup>69</sup>. Cette alternative au développement ou ce mouvement au-delà du développement n'est pas contre la contemporanéité, mais il est contre les travers du modernisme et de l'humanisme. Il nous semble que les études postcoloniales permettent de dépasser la notion de développement sans pour autant abandonner l'idée de critiquer les inégalités et évacuer les questionnements autour des luttes

<sup>66</sup> Jan Nederveen Pieterse, *Development Theory: Deconstructions/Reconstructions*, Thousand Oaks (CA), SAGE Publications, 2010 à la p 28.

<sup>67</sup> Jane L. Parpart et Henry Veltmeyer, « The Development Project in Theory and Practice: A Review of its Shifting Dynamics » (2004) 25:1 *Canadian Journal of Development Studies* 39 à la p 51.

<sup>68</sup> Simon, *supra* note 65 à la p 11.

<sup>69</sup> Ronaldo Munck, « Critical development theory: results and prospects » (2011) 14 *Migración y desarrollo* 33 à la p 46.

sociales. Nous retenons des études postcoloniales une critique radicale et incisive. Si elles ne se présentent pas comme un champ de la connaissance appliquée et qu'elles s'opposent à une approche de résolution des problèmes, les études postcoloniales sont un effort de construction d'une critique des relations internationales. On retrouve en effet cet effort implicite même dans les approches plus littéraires des études postcoloniales qui soutiennent un réexamen de l'histoire et qui exhortent aux discours d'émancipation. Les études postcoloniales favorisent aussi une mondialisation contre-hégémonique et proposent des pistes pour la promotion de l'engagement social.